

*Un voyage dans les émotions,  
la mort m'a réveillée...*

## *Partie 2*

*Ne pleurons pas celui que nous avons perdu, mais réjouissons-nous  
de l'avoir connu et d'avoir pu partager tellement de bons moments,  
surmonté des difficultés et avoir connu un compagnon, un ami, un  
fils, un père, en somme un homme exceptionnel que nous  
n'oublierons jamais.*

*S. B*

## *Chapitre 10*

*Juillet 2013*

*Se dépasser, se recréer*

Notre séjour à Bathey touchait à sa fin. Nous étions émus, tristes de partir. Certains adieux avec les villageois étaient déchirants. Il ne fallait pas beaucoup de temps pour s'attacher à un autre être humain. Mais nous devions partir, la suite de la mission nous attendait.

Vers midi, nous faisons une halte pour marcher un peu, nous dégourdir les jambes et manger un bout. Le trajet était propice à des discussions et partages avec les cambodgiens qui nous accompagnaient : nous échangeons sur la culture, l'histoire et surtout la philosophie de vie des habitants. A notre arrêt repas, nous avons fait un stop dans un lieu intrigant : une énorme mygale de « décoration » trônait devant le restaurant. Une femme vendait des mygales vivantes et mortes à déguster ainsi que des grillons. Des mygales ! J'avais une phobie des araignées. Lorsque j'allais chez mes grands-parents à la campagne, je faisais trois fois le tour de ma chambre avec un balai, regardais dans tous les coins et tuais même la plus petite araignée que je pouvais voir. J'avais la sueur qui perlait sur le front et le cœur qui battait à tout rompre. Alors, me retrouver en face de cette femme qui nous montrait joyeusement le contenu d'un seau blanc, avec une dizaine de mygales en train de monter sur les rebords, était un exploit.

Cette aventure était marquée du sceau du dépassement de soi, du renouveau. Je me suis épatée moi-même. Par l'effet de groupe, la bienveillance de mes compagnons et leurs encouragements, j'ai accepté d'avoir une mygale sur la



main. Au début, une sensation étrange, un pouvoir immense sur moi, une satisfaction intense : je venais de dépasser ma plus grande peur. Mon cœur dansait le rock and roll, mes yeux suivaient l'araignée qui montait doucement le long de ma main. Je sentais les petits poils de ses pattes et retenais ma respiration. Je soufflais pour garder mon sang-froid. Lorsqu'elle est montée sur mon poignet, petite crispation. Mon avant-bras, apnée. Mon coude : une demande à l'aide. J'étais courageuse mais pas à ce point. J'avais affrontée ma phobie mais il ne fallait pas non plus pousser trop loin. Un des bénévoles a pris la mygale dans ses mains, et d'autres ont suivi. Puis j'ai goûté une patte d'araignée cuite dans un wok. J'ai eu la sensation de manger une chips un peu trop cuite, finalement assez bonne. J'ai regardé certains de mes comparses manger des grillons et les ai applaudis chaudement. Nous étions tous en train de nous dépasser, de nous redécouvrir et surtout de nous recréer. Nous avons repris la route après un vrai repas typique. Cette route était dans un piteux état, creusée d'énormes trous. J'essayais de dormir un peu, comme mes compagnons d'aventure. Nous en avons encore pour cinq heures de trajet.

A dix-huit heures quinze, nous étions toujours sur la route. Alors que j'observais la campagne environnante, une petite pensée pour mon père m'a envahi l'esprit, une pensée émue. Le paysage s'étendait à perte de vue : rizières, du vert, de l'eau ; à peine quelques maisons sur pilotis et beaucoup de palmiers. Le bus était bruyant, la route cahin caha, mais j'étais dans mon monde, très zen et calme. Certaines conversations me faisaient sourire et me rappelaient mon passé d'étudiante, l'insouciance avant la vie active.

Finalement nous avons atteint notre guest house, à la tombée de la nuit. J'ai apprécié les lits comme jamais ainsi que les lieux et une bonne douche. Nous avons aussi pris un apéritif bien mérité. Je me dévoilais petit à petit, je levais le voile de la timidité et ouvrais la carapace. Nous étions dans une ville touristique et avons donc décidé de sortir dans un bar pour relâcher la tension de la route et les émotions des derniers jours. L'ambiance était agréable, tout le monde s'amusait. Vers minuit, une première vague est rentrée à l'hôtel. J'hésitais à rester avec les jeunes. Finalement, les filles ont réussi à me convaincre. Bien m'en a pris, je passais une soirée géniale à danser et à discuter sans peur avec un groupe d'étrangers, une hollandaise, un brésilien et un américain qui passaient quelques jours sur place. Nous sommes rentrés après avoir dansé encore un peu, j'ai redécouvert l'adolescente en moi, j'ai laissé de côté la fille trop sérieuse et me suis beaucoup amusée. Dans la chambre, je me suis assise avec ma colocataire de deux semaines et nous nous sommes mises à philosopher. J'ai éteint vers deux heures du matin.

Le lendemain, après un lever difficile, je prenais mon petit-déjeuner en quatrième vitesse. Nous partions pour une école dans la région d'Angkor. Nous étions là pour effectuer la visite médicale des classes. Les enfants avaient peur et restaient assez fermés. La fatigue se faisait doucement sentir et la chaleur n'aidait pas. Je mangeais peu, j'avais la nausée. La journée défilait plus vite l'après-midi et l'ambiance d'équipe me ramenait quelques douze années auparavant lorsque je travaillais dans une colonie de vacances. Je vivais de nouvelles expériences. Lorsque je voyais des cas difficiles, ma vision devenait



floue et je décidais de me concentrer sur ma tâche. Je restais frustrée de ne pouvoir établir de connexion avec les enfants, alors que cela semblait si facile pour mes camarades. Je me sentais bloquée par quelque chose : la timidité ? La peur de mal faire ? La peur de déranger ? J'exprimais mon incompréhension lors du débriefing. Le soir, je mangeais peu. Au marché de nuit, j'expérimentais la fish pédicure et le massage cambodgien. Ou comment enchaîner une sensation où le self-control était primordial avec une détente absolue. J'essayais également mes premières négociations pour prendre un tuk tuk, moi qui avais tant de mal à discuter des prix. Je me couchais sur le sentiment d'une journée mitigée où j'étais frustrée et pas très bien, sûrement à cause des contrecoups et des émotions. Et en même temps, je me sentais utile et adorais l'ambiance. J'avais l'impression d'être trop cartésienne. Je suivais les règles, je restais à ma place. Alors que d'autres prenaient un peu plus de liberté et prenaient contact avec les enfants pour les rassurer ou leur apprendre quelques règles d'hygiène dentaire.

Les jours passaient et le réveil de six heures trente devenait de plus en plus difficile. Mon corps avait du mal à se lever. Alors que nous nous dirigeons vers une autre école, je somnolais dans le bus. La piste était extrêmement chaotique alors que nous nous enfoncions dans la forêt tropicale. Les enfants nous attendaient en souriant et ne faisaient vraiment pas leur âge. Je me sentais un peu mieux, j'arrivais à dépasser un petit peu mon blocage. Je ne savais pas comment m'y prendre, je me trouvais gauche et n'arrivais pas à trouver un moyen de communiquer ou de me lâcher, en laissant passer l'émotionnel plutôt que le mental. Je ressentais de la nostalgie et je ne sais pas comment, la chanson 'Se canto' est apparu dans mon esprit. Alors dans un moment de calme, comme on n'en avait pas eu depuis longtemps, je me suis mise à chanter doucement. Pour moi, pour me donner du courage. Ce soir-là, plusieurs du groupe étaient malades et nous sommes restés en petit comité. L'occasion d'une discussion à cœur ouvert. Je n'étais pas la seule à ressentir ce blocage, cette distance avec les gens. Une copine chanteuse m'a conseillé d'utiliser l'écriture comme moyen d'expression vu que j'aimais écrire.

Ma nuit a été agitée par beaucoup de rêves dont le contenu s'estompait rapidement. Cela faisait une semaine que j'étais au Cambodge. J'avais déjà beaucoup appris. Le paysage défilait alors que l'on se rendait à Ta-Pen. La terre était rougie et contrastait avec le vert pur des arbres, des rizières. J'assistais un médecin cambodgien et passais par un grand spectre d'émotions : les cas compliqués s'accumulaient et me faisaient mal au cœur. Une famille en particulier m'a ramenée dans le passé : mon père qui était à mon chevet quand j'avais douze ans et que j'étais malade. Je comprenais enfin ce qui me touchait le plus. Les maladies longues, celles qui étaient cachées, non visible. Vous aviez l'impression que tout allait bien mais à l'intérieur, un mal rongerait. Je ne ressentais pas la même émotion et empathie pour des plaies visibles. Je regardais mon compagnon et nous savions par moment que certains cas étaient incurables. Nous échangeons des instants émouvants, très humains.



Je voyais aussi une très grande pauvreté, beaucoup d'enfants très mal ou pas habillés. En fin de journée, les enfants ont descendu le drapeau cambodgien dans un cérémonial touchant et insolite. Dans le bus du retour à l'hôtel, nous nous sommes mis à chanter, comme pour faire ressortir toute la joie que nous pouvions. Je ressentais de la fatigue et de la lassitude. Par moments, je me disais que je n'avais pas autant que ce que je désirais : être plus immergée, prendre plus de temps avec les cambodgiens, établir un contact. Et en même temps, j'étais heureuse d'avoir établi une relation chaleureuse avec le groupe, de commencer à me livrer et à faire ressortir l'aventurière en moi. Le soir, les émotions se suivaient sans se ressembler : la joie, les rires, les chants. Je sentais cette liberté à nouveau en dansant sur les tables. Et puis alors que le groupe s'étiolait, la fatigue est montée et avec elle le trop plein accumulé est ressorti à la faveur d'une larme, de la tristesse et de la nostalgie. Je me sentais transparente. Alors, je me suis donnée un coup de pied imaginaire pour ne pas continuer sur cette voie de l'apitoiement.

Le lendemain, pour notre première journée de repos, nous avons décidé de la savourer pleinement et de visiter une ferme de vers à soie. Etrange découverte. La fabrication de la soie y était complètement artisanale. J'assistais, émerveillée, au tissage d'écharpe sur des métiers à tisser magnifiques. Je voyais cette danse et essayais d'en comprendre les mécanismes. Quelle ingéniosité. Nous étions en manque et en besoin de tranquillité, de repos et de fraîcheur. Après avoir marché au soleil et dans les odeurs fortes du marché alimentaire, nous nous sommes donc posés à la piscine d'un grand hôtel. En payant un verre à boire au bar de la piscine, nous pouvions profiter des lieux, sans même être parmi les clients de l'hôtel. On a discuté, on a ri. Je parlais pour la première fois de mon père, du décès, de son anniversaire qui aurait eu lieu deux jours auparavant. Je me sentais apaisée, je pouvais en parler sans avoir les larmes aux yeux. Le soleil déclinait.

Alors que je dormais plus que d'habitude, je me réveillais en ressentant une plus grosse fatigue. A croire que le rythme des réveils à 6h30 était plus adapté. Je me levais avec joie car nous avions prévu de passer la journée aux temples d'Angkor. Mi-juillet, le site était bondé. Malgré le monde, le lieu m'a transportée. Le temple de Bayon était tout simplement grandiose. J'en prenais plein les yeux, rencontrant des statues de Bouddha à chaque tournant. La pierre dans toute son histoire. Le temple de Ta Phrom m'enchantait lui par le calme et la sérénité qui s'en dégageait. La pierre était en communion avec la nature. Les arbres et ramifications des racines passaient dans le temple, faisaient corps avec lui. La sérénité marquait un contraste frappant avec Bayon, qui lui était beaucoup plus agité. Beaucoup plus humanisé. Des pierres tombées, des troncs nouveaux, le chemin était délicat. J'avais l'impression d'être dans une scène de Tomb Raider. Je ne savais pas par quelle magie mais le temple était vide. Je l'arpentais avec admiration, je sentais l'énergie des lieux. Le dernier, Angkor Wat. Majestueux. Peu de mots pouvaient exprimer la sensation que je ressentais sur place. Le temple était énorme, bordé de verdure et d'une rivière. Le ciel était d'un bleu magique. Il se reflétait dans l'eau, un double magnifique. Les plafonds et les murs étaient arborés de sculptures, des moines officiaient dans certains recoins, des bougies et de



l'encens brûlaient dans d'autres. Je sentais la spiritualité des murs, l'âme des pierres. Je ressentais un bien-être profond, une sérénité. Quelque chose me touchait, atteignait mon cœur. J'en gardais un souvenir ineffable. J'y passais deux heures sans m'en rendre compte, marchant en silence, méditant mes pensées, faisant un vœu à Bouddha, moi qui n'étais pas croyante. Je remettais en question mes propres croyances et devenait doucement agnostique. Le voyage m'avait mené à cette introspection personnelle et je savourais cette pause. Nous étions au milieu de notre mission, nous reprenions des forces pour la suite.

Nous sommes partis le lendemain pour les villages flottants, avant que le soleil ne soit levé. Ma tête était lourde; mes yeux ne voulaient pas s'ouvrir. Nous avons pris un bateau, qui nous conduirait aux villages. J'admirais la rivière et le défilé de la rive depuis le toit de l'embarcation. Les jacinthes d'eau ajoutaient une note d'éternité à ce tableau. Je me sentais sereine, calme, entière, heureuse ici dans ces lieux. J'avais un énorme sentiment de douceur et de beauté, ainsi que d'un retour aux sources, loin de la futilité, du stress et de la rapidité.

Nous avons débuté nos consultations dans la salle communale, qui flottait sur la rivière. Les villageois se rassemblaient devant, sur des petites embarcations. Ils avaient du mal à remonter la rivière pour nous rejoindre. Le calme régnait. Je me liais enfin avec les habitants, j'arrivais à entrer en contact avec eux, par des mimiques, par des jeux de regard. Les moments inoubliables d'une conversation sans mots avec des femmes et des vieillards, la transmission d'une pensée et d'une émotion par l'être et les gestes. Finalement, je préférais ne pas savoir parler la langue, je pouvais mieux exprimer mon ressenti qu'avec des mots qui ne seraient pas assez significatifs.

Le coucher du soleil vers dix-huit heures était superbe, avec le reflet des derniers rayons sur le village, la rivière et les jacinthes. Mais il sonnait également le réveil des moucherons et des moustiques. Nous logions chez une famille du village, dormions sur des matelas dans les moustiquaires. La communication passait facilement avec la petite de deux ans, par les dessins, les chants et les rires. Je me couchais vers 21h après m'être douchée à la bassine d'eau au-dessus de la cuvette des toilettes. Je m'épatais moi-même. Je découvrais des ressources illimitées en moi, je n'avais peur de rien et ne me formalisais pas du tout de ce manque de confort. Au contraire, je savourais les petits riens auxquels nous étions maintenant tellement habitués et parfois même aveugles. Moi qui pensais avant de venir ne pas être capable de dormir en dehors d'un lit confortable, avec l'eau et l'électricité... Je voulais absolument partir à l'aventure, vivre avec les habitants mais je ne m'en étais jusqu'à présent pas senti capable. Je doutais de mes propres capacités. Ce soir-là, je découvrais que non seulement je pouvais le faire mais surtout que j'arrivais à savourer les petites choses. Je ressentais de la fierté et de la confiance en moi.

Le chant du coq répondant aux geckos m'a réveillée. Il était tôt, mais la famille et le soleil étaient déjà debout. La fille de la famille voulait nous montrer les crocodiles que ses parents élevaient. Je l'ai suivi, dans un parcours digne de



Koh Lanta : un passage longeait la maison sur des morceaux de bois. On a enjambé le fleuve de planches en planches pour finalement monter sur la cage des bêtes. En me trouvant au-dessus de ces animaux à l'aspect si jurassique, je restais bouche bée.

Puis le travail a repris. Un bateau-taxi est venu nous chercher pour nous amener au dispensaire flottant. Les gens s'étaient rassemblés, impatients, et nous faisaient signe en nous voyant arriver. Nous sentions que notre présence était désirée. Je n'avais jamais vu autant de monde aussi agglutiné sur une si petite surface. Le rythme était soutenu, les amitiés se nouaient, la misère se lisait sur les visages. Je retournais dans ma famille d'accueil le soir et entendait au loin de la musique et des préparatifs : un mariage allait avoir lieu. Un karaoké a retenti toute la nuit puis les bonzes et les prières ont pris le relais. Le silence de la nature au lever du soleil était retentissant. Puis le coq, les geckos ont repris leurs chants. La chaleur, le monde, le besoin des personnes. Je donnais tout ce que je pouvais, le soutien, l'aide, parfois juste la présence. Les visages des bénévoles se tiraient lentement, la fatigue nous rattrapait et pour la première fois, nous avons profité d'une petite sieste avant de reprendre la mission. Nous accusions tous le coup. Nous voulions tous donner notre maximum. Nous ne comptions plus. Je ne pouvais m'empêcher de penser que les vieillards, magnifiques avec leur sourire, avec des yeux teintés d'une telle intensité, avaient vécu la guerre des Khmers rouges.

Cela faisait maintenant deux semaines que nous étions au Cambodge. Avec tout ce que j'avais vécu, j'avais l'impression d'y avoir passé deux mois. J'étais heureuse de rire et m'amuser avec les enfants de la famille d'accueil. Je savourais également de me coucher tôt. Les bruits s'enchaînaient, parfois inconnus comme le cri du toukai parfois plus familiers tels les aboiements d'un chien au loin. Mon esprit d'aventurière était ravi, mon cœur se réchauffait alors que je dormais presque à même le sol et voyais les insectes qui rampaient à côté de nos têtes.

Puis le temps est arrivé de quitter la famille d'accueil, de faire nos adieux aux fillettes. De laisser ces personnes dont je m'étais si rapidement attachée. Après un petit déjeuner mérité, nous avons fait un petit tour en pirogue, les villageois souhaitant nous faire découvrir ce moyen de locomotion. A deux sur la barque avec un villageois pour manœuvrer, nous filions sans bruit sur la rivière. De nouveau, le calme, la sérénité alors que je voyais les couleurs changer, le soleil se levant. Le Tonle Sap nous dévoilait sa beauté mais également la misère de ses habitants. Nous avons fini notre tour dans une ferme aux crocodiles de plus de 300 bêtes. Et j'ai de nouveau poussé mes limites en prenant un bébé dans les mains. La matinée était à peine avancée. Nous avons repris le chemin de la salle commune pour reprendre notre mission, accueillir les enfants, les femmes, les hommes et les vieillards. Les heures s'égrenaient à une vitesse paradoxale : rapide mais en même temps très lente à chaque personne qui venait.

Et doucement, l'heure du retour vers Siem Reap a sonné. L'heure de ranger nos affaires et de reprendre le bateau pour rentrer. Alors que l'on quittait les



villages flottants, je ressentais une grande tristesse et une immense frustration. Je serais bien restée plus longtemps ici, je m'y sentais si bien, loin du cadre des mégapoles, du stress et de la rapidité de la vie. J'y avais découvert ces moments d'éternité. J'avais ouvert mon cœur à ses habitants. J'avais été touchée par leur humanité et leur intensité.

